

humble crucifix de bronze, plus précieux mille fois. Ce crucifix, j'ai dû vous en parler : après dix ans, mes yeux l'ont reconnu du premier coup : c'est celui que tenait dans ses mains mon père expirant ; c'est celui que Germain, un jour, me fit saluer comme mon protecteur et celui de ma mère. Aux pieds de ce crucifix, ma tante, aujourd'hui même, a généreusement vaincu tous ses préjugés pour consommer mon bonheur. Je le baisai dans un transport ineffable de reconnaissance et d'amour. O ma bonne tante ! O mon bon Sauveur !

Cependant l'entretien continuait dans le salon ; je revins à mon poste. Germain se défendait vaillamment contre ma tante et contre M. de Tourmagne. Il remerciait beaucoup Mme la marquise : il était très-ému, très-honoré, plein de la plus vive et de la plus durable gratitude ; il rougissait de refuser tant de bontés, et il refusait. Chère Elise, que ce refus triste et obstiné me charmait !

« Je sais qui je vous offre, poursuivit ma tante, prolongeant avec délices une situation où se plaisaient également son cœur et son esprit ; je vous assure que la jeune personne est gentille, bien élevée. — Une tête un peu vive, ajouta malicieusement M. de Tourmagne en se tournant vers la porte ; mais du cœur ; capable de lire un livre sérieux et de garder un secret ! — Elle mérite mieux que moi, fit Germain. — Point du tout, reprit ma tante. Je peux même vous apprendre qu'elle vous a déjà vu, et j'ai lieu de croire que vous ne déplairiez pas. — Stéphanie la connaît, poursuivit M. de Tourmagne ; elle répond de l'aveu de Mme Darcet. — Je rends mille grâces à Mlle Stéphanie, dit Germain avec un tremblement dans la voix ; mais permettez moi, madame la marquise, et vous aussi mon vénérable ami, de vous déclarer que ma résolution est inébranlable. Je ne veux, je ne puis me marier. — Monsieur Darcet, reprit ma tante, je suis si convaincue que ce mariage fera deux heureux, sans compter les grands parents, que je n'y renoncerai point, tant que vous n'aurez pas vu la jeune personne. Elle est ici ; elle a dîné avec nous, et je vais la chercher. — Je vous supplie, madame ! s'écria Germain tout éperdu, n'en faites rien. — Ah ! par exemple, dit Mme d'Aubecourt, vous ne m'empêcherez pas de voir au moins jusqu'où vous poussez l'amour des pierres, et si décidément elles n'auront point de rivales. »

Elle s'était levée, et tandis que M. de Tourmagne retenait son ami, qui, perdant la tête, voulait presque s'enfuir, elle passa du salon dans sa chambre, où je l'attendais, moins épouvanlée que mon pauvre Germain, mais non pas moins émue. Je me jetai dans ses bras, elle m'y pressa en pleurant. Alors je l'attirai jusqu'à son prie-Dieu. Là, sans parler, je lui montrai le crucifix de bronze. « Tu l'as reconnu, me dit-elle à voix basse. — Oh ! oui, lui répondis-je, et je reconnais aussi, dans le même cœur, mon père et ma mère. — Chère enfant, reprit-elle en m'embrassant de nouveau, je ne suis pas moins heureuse que toi. Allons, viens ! ne le faisons pas davantage attendre. »

Mais je sentais mes genoux fléchir ; je ne pus entrer au salon qu'appuyée sur le bras de ma tante. Elle avait comme moi les yeux pleins de larmes, et je souriais comme elle. M. de Tourmagne ne commandait pas mieux à son émotion. Germain, rouge et confus, était si troublé, qu'il ne me reconnut pas. « — Eh bien, lui dit M. de Tourmagne, la voilà. Resterez-vous ? » Il ne vit et ne put en croire ses yeux. Il devint pâle, regardant ma tante avec une expression d'incertitude si poignante, qu'elle en fut effrayée. « — C'est bien elle ! » lui dit Mme d'Aubecourt, presque en sanglotant.

En même temps je m'avançai, chancelante, vers lui. Je pris une de ses mains dans les miennes, et je balbutiai, en allemand : « Quand je serai grande, je serai la femme de Germain. » — Röschen ! s'écria-t-il, en me serrant dans ses bras. Ah ! mademoiselle, je ne croyais pas vous aimer depuis si longtemps ! »

Röschen se laissa tomber dans un fauteuil, et serait morte si l'on mourait de bonheur.

« Allons ! allons ! dit ma tante, nous sommes heureux ici comme des égoïstes, et nous ne songeons point aux autres. Mon cher Germain, laissez votre future se remettre un peu de tant d'émotions. Courez chez vous, et ramenez-nous tout de suite votre mère et votre sœur. »

Que Dieu soit béni, ma bonne Elise !

Fin.

Nos désirs sont des aveugles qui courent sans chien et sans bâton.—*Comte de Nugent.*

Il en est de nos qualités comme des pièces d'or, celles que nous montrons servent à nous faire faire crédit pour celles qui nous manquent. Nos actions donnent à Satan des arches sur la fortune que lui promettent tous nos désirs et nos rêves.—*Comte de Nugent.*

L'homme est à plaindre de ne pas rencontrer le bonheur, et encore plus à plaindre de croire le trouver là où il n'est pas : nous nous abreuvons de fiel et de poison en pensant porter à nos lèvres des coupes remplies de nectar.—*Comte de Nugent.*

Un nom, c'est la portion la plus précieuse et la plus sainte du patrimoine que nous ont laissé nos pères ; c'est le couronnement glorieux qui peut et qui doit anoblir la plus humble vie ; c'est un dépôt sacré que chacun de nous reçoit, pour le conserver pur et le transmettre sans tache.

JEAN LOYSEAU.

**

Je regarde comme une chose impossible que trois personnes indépendantes puissent, pendant deux ou trois semaines seulement, faire chaque jour la même chose, à la même heure. Elles auront beau s'accorder, se promettre, se donner parole expressément, et toute affaire cessant, toujours il y aura de temps à autre quelque empêchement insurmontable, et souvent ce ne sera qu'une bagatelle. Les hommes ne peuvent être réunis pour un but quelconque sans une loi ou une règle qui les prive de leur volonté : il faut être religieux ou soldat.

JOSEPH DE MAISTRE.

**

Tout homme est une espèce de Foi pour un autre, et rien ne l'enchant, lorsqu'il est pénétré d'une croyance et à mesure qu'il en est pénétré, comme de la trouver chez l'homme qu'il estime.

JOSEPH DE MAISTRE,